

riouse à une fantaisie échevelée, jouant tour à tour Beethoven, Weber, Chopin, Mendelssohn et Liszt

Nature impressionnable, ardente, exaltée, s'abandonnant sans réflexion à ses enthousiasmes, et glissant vite du rêve à la réalité, sans se douter qu'elle changeait de domaine, Mme Pleyel cachait sous un esprit charmant, un fond de fièvre, de mélancolie, de tristesse que déguisaient mal ses éclairs de gaieté. Sa distinction n'avait rien d'affecté, sa conversation était pleine de saillies heureuses. Enfin, l'âme de la grande artiste était ouverte aux sentiments les plus généreux comme aux sensations les plus délicates. Mme Pleyel est demeurée jeune en ses années de maturité comme dans le rayonnement de ses succès, amoureuse de son art, elle restait la muse inspirée du piano, quand elle voulait bien s'abandonner aux élans passionnés de sa merveilleuse exécution. En l'écoutant, il était impossible de résister à l'ascendant de son talent, et nous ne pouvons en fournir de preuve plus éclatante que le succès triomphal obtenu par l'incomparable virtuose au premier concert donné au Théâtre-Italien lors de sa réapparition à Paris, après l'exil involontaire qu'elle s'était imposé.

Le public, si souvent oublieux, avait gardé souvenir du côté aventureux de son existence, aussi l'accueil fut-il glacial. Je redoutais plus encore, j'avais le cœur serré en pensant que cette jeune femme, cette artiste si admirablement douée, se trouvait exposée à l'affront d'un sifflet. Heureusement, il n'en fut rien, Mme Pleyel obtint même un succès sans précédent. La grande charmeuse eut la joie de voir le public, froid jusqu'à la malveillance, s'animer par degrés et l'applaudir avec frénésie. Mais aussi quelle idéale perfection ! quelle maestra inspirée dans l'exécution des concertos de Weber et de Mendelssohn ! quelle grâce, quel charme inépuisable dans l'andante de l'op. 18 de Hummel ! et cette tarentelle de Rossini, fut-elle jamais dite avec un brio pareil, avec ce je ne sais quoi d'endiable, de fantaisiste, d'imprévu, qui rappelait les improvisateurs italiens ?

A cette époque de sa vie, Mme Pleyel avait au suprême degré le génie de l'interprétation. Sous ses doigts magiques, toute composition acquérait une valeur, prenait une importance auxquelles les compositeurs eux-mêmes n'avaient pas songé. La merveilleuse virtuose réunissait dans son jeu toutes les perfections des chefs d'école, son exécution avait la netteté de Kalkbrenner, la sensibilité exquise de Chopin, la spirituelle élégance de Herz, la belle et puissante sonorité de Thalberg, les audaces heureuses de Liszt.

Le deuxième concert excita le même enthousiasme, jamais virtuose n'avait produit une sensation si profonde, si complètement électrisé le public. L'année suivante, Mme Pleyel récolta les mêmes ovations, puis revint à Bruxelles, cercle artistique où l'attiraient des rapports d'amitié et des liens de famille. Elle s'y fixa dès 1848, sa mère y vivait retirée depuis longtemps, son vieil ami Fétis, le savant directeur du Conservatoire royal de musique, admirateur passionné de son talent désirait vivement l'attacher comme professeur de piano à cette importante école. Mme Pleyel se rendit à ses instances et fut nommée en 1848. Grâce à l'éclectisme de son enseignement qui résumait et condamnait tout ce que les méthodes de ses différents maîtres avaient de remarquable, l'illustre artiste put organiser une classe très-suivie, très-appréciée, qui obtint en peu d'années les plus brillants succès. J'ai eu le plaisir de continuer l'éducation musicale de plusieurs de ses élèves et je reconnais l'excellence de son école, véritable synthèse de l'art, résumant dans un corps de doctrines tous les principes qui constituent les éléments du beau en musique. Les continuateurs de son enseignement, Dupont et Brassin, ont tenu à honneur de conserver à l'école belge du piano le rang élevé où l'avait placé leur devancière.

Mme Pleyel n'était pas compositeur, mais ornemaniste très-ingénieuse, brodant sur la phrase de chant des ara-

besques gracieuses, aux contours fins et délicats. Nous en donnerons comme exemple l'andante de Hummel, op 18, publié par les éditeurs du *Ménestrel*, d'après les variantes charmantes qu'avait ajoutées la célèbre virtuose. Dans ce genre d'ornementation, Mme Pleyel procédait beaucoup de Chopin, dont elle excellait à interpréter les œuvres. Ses doigts légers, souples improvisaient, pour ainsi dire d'eux-mêmes et sans l'effort de la moindre réflexion; ces traits aériens, aux allures vives, d'une ténuité transparente que Chopin aimait à placer dans ses nocturnes, ses ballades et ses impromptus.

Les biographes spéciaux, par excès de galanterie sans doute, sont tous muets sur l'acte de naissance et la date précise de la mort de Mme Pleyel. Fétis, par un soin de délicate courtoisie, se contente de dire que Mme Pleyel est née à Paris. Imitons cette prudente réserve, respectons un silence que rien ne nous oblige de rompre et disons simplement que Mme Pleyel est morte à Bruxelles. La grande artiste, lassée des stériles agitations de la vie, blasée des succès, aimée de ses intimes, adorée de ses élèves, nous a quittés, calme, recueillie, pour goûter le dernier repos. Mme Pleyel a laissé dans le monde musical une trace profonde, un rayonnement d'un grand éclat, mais, n'ayant rien écrit qui touche à son art de virtuose, la tradition seule peut en conserver les secrets. Nous nous estimerons donc heureux, si notre modeste pastel de cette belle et séduisante individualité, peut aider à conserver et à faire revivre l'ensemble des qualités réunies dans cette riche organisation musicale. Les artistes qui auront l'ambition louable de suivre les traces de la grande virtuose, éviteront les redoutables écueils où son bonheur a sombré, mais s'efforceront de retrouver la perfection idéale de son exécution, en cherchant toujours, comme elle, la vérité d'expression dans tous les genres, dans tous les styles.

A MARMONTEL

## CORRESPONDANCE BELGE.

X

(Spéciale pour le "Canada Musical.")

LIÈGE, ce 4 Janvier 1878

BRUXELLES — Rubinstein a séjourné quelques jours en cette ville. Sa présence a été vivement accueillie.

MM. Jehin-Prume et Daussoigne-Méhul, tous deux bien connus au Nouveau-Monde, se sont fait entendre avec succès dans un concert où leur talent de virtuose et de compositeur ont été également mis à contribution.

Le *George Dandin* de M. Emile Mathieu n'a pas obtenu à la Monnaie un aussi bon accueil qu'on eut pu le supposer. Soit cabale, soit réellement insuffisance comme ouvrage scénique, le public l'a reçu assez froidement quelques grincheux ont été même jusqu'à lui retirer tout mérite, la presse entière par contre applaudit certains morceaux, sans pour cela flétrir le reste. A qui s'en rapporter ? Qui croire ? de ces gons de parti-pris qui semblent chargés de dénigrer tout ce qui est du crû, ou des critiques aussi autorisés que M. Fétis et ses collègues des autres journaux ? Sans vouloir prétendre trancher la question, je me permettrai de demander à tous ces détracteurs "de profession" ce que seraient MM. Gevaert, Limander, Grisar, et *tutti quanti*, si l'étranger avait jugé leurs œuvres avec la même partialité. Que M. Mathieu ne se décourage pas, et que cet échec — si échec il y a — lui rappelle combien de sarcasmes d'affronts même, les Rossini, les Gounod, les Meyerbeer, et tant d'autres ont eu à essuyer de toute part avant d'être